



SÉCHERESSE
GRAPHIQUE

*Au crépuscule,
Le lent écoulement d'une chape de nuages cendreaux, lourds, indolents,
Éclipsé par la fulgurance d'un frêle oiseau noir.*

Le monde décélère d'un coup, et un crissement métallique ahurissant me fait sursauter hors du potager de mes parents, où je me croyais être déjà de retour. Il y a quelques instants j'y étais encore debout, penché au-dessus de l'apex d'une tige d'érable, parcourue de troupeaux de pucerons et d'escouades de fourmis – occupé à rêvasser, même dans mon propre rêve. Mais me voilà projeté sur un siège recouvert de tissu délavé, alors que ma tête percute violemment une vitre dans un bruit sourd, immédiatement suivi par quelques rires étouffés. Je pose une main sur ma tête douloureuse, tout en déployant un rictus un peu gêné, amusé - alors que j'ai terriblement envie de jurer. J'aperçois du coin de l'œil le pivotement vif de quelques têtes rieuses tournées vers moi. Une jeune femme, de l'autre côté du passage, un peu en arrière, me fixe et me sourit, avant de retourner gratter le carnet qu'elle tient dans ses mains. Au dehors : « Châlons-en-Champagne ».

Un réveil brutal dont je suis familier, mais qui me laisse confus quelques instants, le temps que ma mémoire éparpillée puisse sédimenter, et le flot de mes pensées retourner s'y blottir. Les sensations se font images, qui elles-mêmes se font mots, s'assemblent en chemins, se branchent - et ça me revient. Je fais un grand sourire au dos du siège qui me fait face. Comme pour vérifier, je déverrouille machinalement mon téléphone, le laisse en mode avion, et l'éteint à peine deux secondes plus tard. Deux semaines de vacances dans les Vosges, ma région d'origine, à retrouver mes parents ; et Gab, Émi, et Ana, tous les frangins quoi ! Et peut-être même des potes du lycée ? On a essayé d'organiser ça pendant des mois, et honnêtement je n'y croyais plus. Mais si je ne m'ouvre pas le crâne contre la vitre d'ici la fin du voyage, ça y est, je vais enfin finir par tous les retrouver. Je lève la tête et laisse mon regard dériver autour de moi. Je vois les gens s'agiter, récupérer leurs bagages, s'échanger quelques politesses, et se diriger vers une sortie ou bien l'autre. La fille au calepin s'agite bruyamment en rayant quelque chose. Je lui souris, mais elle ne me voit pas je crois.

Ça fait quelques années, depuis que j'ai décroché mon premier emploi, que je ne suis pas revenu. La stimulation de la



nouveauté me maintenait occupé au début. Mais depuis peu les allers-retours à la Défense, les semaines et les nuits passées dans ce temple de béton et de verre me pèsent. Maintenant que j'y pense, c'est surtout de ma faute si l'on a galéré à trouver du temps pour se voir. Mes parents sont plus ou moins à la retraite, Gab et Émi n'ont jamais quitté le village, et Ana, quand elle n'est pas en tournée, enseigne un peu au conservatoire de Strasbourg, mais s'organise globalement comme elle veut. Ils sont tous restés très proches. Pas moi. J'ai voulu voir Paris. Quand j'ai commencé mes études, ça me prenait les tripes, c'était vital. À présent, j'ai tendance à me demander ce que j'espérais trouver au juste. Un emploi ? Ça, je l'ai. Mais ça ne suffit plus. Ou plutôt, j'en ai marre que ça me suffise. Le train repart et mon regard dérive à présent sur le paysage qui accélère et se met à se défiler, à me fuir. Le grattement du crayon sur le papier me berce un peu, et je referme les yeux. Pas pour longtemps.

« Bonjour, votre titre de transport s'il-vous-plaît. ». Somnolant depuis quelques minutes à peine, je comprends bien ce qu'il se passe au fond, mais je ne réagis pas tout de suite.

« Monsieur ? Monsieur, contrôle des titres de transport s'il-vous-plaît. ». En caleçon dans la cuisine ouverte de mon appartement parisien, je me détourne de mon petit-déjeuner pour nonchalamment tendre mon billet à l'agent qui se tient à ma gauche, en uniforme, devant un second bol de céréales. Le temps se fige en un grand sourire devant l'absurdité de la scène.

Et puis une main se pose sur mon épaule, me secoue légèrement. J'ouvre les yeux d'un coup, et, la bouche ouverte, je suis à deux doigts de sortir « Mais je viens de vous donner mon billet non ? ». Face à mon expression et mon silence de poisson, le contrôleur me lance un regard de hibou tournant la tête à 180°, en tendant la main. Je fourre la mienne dans ma poche, et en ressort assez vite le billet en marmonnant des fragments d'excuses inintelligibles. Pendant qu'il l'inspecte, je divague, et sans que je sache pourquoi, des images d'Arizona Dream me



reviennent : des tortues, un ballon rose qui s'envole d'une banquise, un accordéon rancunier et provocateur, un poisson volant, un avion saboté... Et maintenant la musique : "This is a story, about the dramatic relationship between a man, and a fish". Je lance un nouveau regard à ma voisine l'écrivaine, qui, absorbée, fait la moue. Cette fois elle semble le sentir : elle lève lentement la tête et me renvoie un sourire, rapidement éclipsé par le contrôleur qui, en me rendant mon billet, s'est interposé. Quand il s'éloigne enfin, elle s'est déjà retournée, et s'est remise à griffonner, cette fois en regardant par la fenêtre.

Du coup, je m'en remets aussi à la fenêtre, vers laquelle je me tourne alors. Je me prépare à me rendormir sous l'influence hypnotique de ces paysages, dont j'ai l'impression qu'ils glissent devant moi comme sur un tapis roulant luxuriant depuis lequel je peux librement choisir de quoi me nourrir en toute opulence – « à volonté », comme dans ces restaurants japonais. À croire que cette exubérance n'est que le produit de l'imagination de quelqu'un d'autre.

Le jeune homme s'est rendormi une fois de plus. Sa vie continue son cours, invisible, comme toujours à l'abri de toute spéculation de la part de ces autres passagers qui s'en prétendent spectateurs. Et pourtant, quelqu'un s'acharne à l'imager.

À quelques mètres, sur une feuille où les traits de son visage jaillissent, en nuances de gris, une main s'est remise à glisser avec vivacité. Une petite main lisse épargnée par le labeur, qui tient fermement un crayon, et l'envoie danser d'un recoin à l'autre de ce tapis de fibres végétales, pour y déposer les résidus d'une vie végétale plus ancienne encore - immémoriale.

La main coule le long de l'oreille du voyageur pour en corriger le lobe, ombrage sa joue penchée en continuant de descendre, puis bondit pour ajouter une petite bosse à son nez. De là, elle bondit à nouveau, vers un sourcil qu'elle allonge et affine, puis surgit au niveau d'un genou qu'elle tente de gonfler, avant d'en sauter l'épaisseur pour préférer en creuser l'intérieur. La chorégraphie de ces quelques doigts crispés s'intensifie. Elle



revient à la joue, y rajoute un grain de beauté oublié, pour enfin basculer sur le menton, qu'elle raccourcit. Puis qu'elle épaissit. Puis qu'elle allonge finalement. Là, une seconde main surgit, presque en colère, pour annihiler d'un seul geste ce menton, laissant un visage ouvert aux quatre vents, dont la substance s'épanche dans le vide qui l'entoure. La danse perd de sa logique, se disperse, doute. Crayon et gomme disparaissent, et maintenant les doigts s'écartent, mesurent des intervalles, semblent chercher là de prétendues règles mathématiques. Quelque part, dans l'enfer d'un labyrinthe neuronal exigeant, un idéal en crise bute sur le mirage d'une réalité.

Iris, dont c'était la main, a alors définitivement stoppé son geste. Elle a soupiré, et est revenue à la page précédente, où figurait, raturée, une autre ébauche de portrait entamée. On distinguait à côtés quelques mots griffonnés : parisien, vacances, distrait, préoccupé, famille. Éparpillés plus loin autour, les motifs rescapés de son changement d'humeur ne faisaient pas sens : des tortues sur un avion en feu, des chiens de traîneau tirant un accordéon, un poisson flottant dans un ballon...

Iris pensait encore à l'école de dessin, se disait qu'elle ne comprenait toujours pas comment elle avait fini là. Ces interminables années de scolarité, du primaire au collège, du collège au lycée, et du lycée à on ne sait où, lui apparaissaient si confuses et dérisoires, comme un flot visqueux de brouillard qui collait au corps, duquel même les vacances ne l'avaient jamais véritablement extirpée. Ce matin, enfin, elle avait trouvé le courage de se dire que, quoi qu'on ait voulu lui faire croire, les Beaux-Arts – et leur prestige –, après tout ce n'était pas pour elle. Dessiner les humains, simples voyageurs ou mannequins, ce n'était pas pour elle non plus. Il y avait trop de théories, trop de règles, trop d'idéal et d'exigence, lorsqu'il s'agissait de représenter les siens dans toute la « dignité » qu'on leur cherchait – parfois désespérément. Et en plus, son modèle, quelques sièges plus loin, n'arrêtait pas de bouger maintenant. Donc voilà. Donc tant pis. De toute façon, elle s'en va. Et elle verra bien ce qu'elle trouvera dans l'Est.



Soudain, pendant qu'Iris travaillait dur à se convaincre elle-même, une accusation de vol s'est élevée dans le wagon. Le contrôleur, qui songeur avait déjà commencé à rebrousser chemin, a poussé un cri d'interpellation, et s'est mis à poursuivre le jeune modèle d'Iris, qui avait d'abord tenté de s'éloigner calmement – jusqu'à ce que l'accusation retentisse. Le duo a vite disparu dans un autre wagon, les bruits de course s'étouffant avec la distance. Très étonnée, Iris a prêté quelques minutes l'oreille aux rumeurs qui ont suivi, et participé à quelques échanges laconiques, mais rien ne faisait vraiment sens. Alors, après avoir lancé un dernier regard à ses tentatives de portrait du fuyard, et aux croyances qu'elles contenaient, elle est retournée à sa solitude. Elle a froncé un instant les sourcils en essayant d'intégrer cet événement à son imagination, puis s'est retournée vers le paysage, en secouant un peu la tête.

Le train surplombait d'une dizaine de mètres les environs, la pente qui s'en éloignait déroulant un décor plat qui sous cet angle prenait un air de carte. Une carte assez morne, ponctuée de champs, de routes, de clôtures et murets, de prairies, de petits villages - qui semblaient tous revenir sans cesse tellement ils se ressemblaient. Et, plus rarement, ponctuée de quelques bosquets d'un vert sombre, seuls rideaux de pudeur de ces terres face à l'ennui et l'impatience de voyageurs propulsés à des centaines de kilomètres-heure. À part quelques vendangeurs, qui s'affairaient entre les rangées perpendiculaires des vignes, au défilement hypnotique, il y avait peu de mouvement. Pas assez en tout cas pour contester celui du train, qui engloutissait avidement toute chose peu de temps après qu'elle soit apparue. Sauf le ciel. D'un bleu clair brillant, de grand nuages blancs s'y déplaçaient rapidement, rappelant qu'en dehors du train, les choses se mouvaient aussi, bien qu'à leur propre rythme. On était en Automne, mais à part les vendangeurs, rien ne semblait l'indiquer ici. Il faisait d'ailleurs quelque chose comme 25°C, avec un grand soleil.

Iris a esquissé, à l'encre de chine cette fois, une caricature de ce décor qui tournait en boucle, avec de larges espaces blancs,



vides. Jusqu'à ce qu'à mi-chemin, elle se soit perdue en contemplation. Et après quelques instants, une pensée qui lui traversait l'esprit lui a fait pincer les lèvres, et ranger son matériel de dessin. Elle s'est agrippée de la main gauche à la boiserie qui jouxtait la fenêtre, dont elle appréciait les stries brun-orangées sur beige, et l'a serrée. Puis elle l'a parcourue de la main, d'abord à plat, puis avec ses ongles pour mieux en sentir, par vibrations, la fermeté. C'était si lisse, si dense, et pourtant terriblement plus complexe à l'intérieur. Iris s'est dit qu'elle aimerait plonger dans le bois, et y voyager, voir quels paysages étranges s'y abritent, s'y dissimulent. Après avoir erré un peu le long du cours de cette idée, elle s'y est jetée, et a, une fois de plus, ressorti son carnet de dessin pour essayer de lui donner corps.

Une fois enfin arrivée à Nancy, Iris, loin d'être soulagée, s'est sentie tout à fait oppressée. Elle voulait aller aussi loin que possible, jusqu'à Strasbourg déjà, mais cet arrêt nécessaire lui donnait l'impression que quelque chose allait la rattraper – et qu'elle cherchait à s'échapper. Personne ne la poursuivait pourtant, sa famille réalisant à peine son départ. Et encore moins la fermeté de sa résolution. Ce qu'elle fuyait, c'était plutôt ce véritable trou noir émotionnel qui la ramenait toujours à Paris depuis qu'elle en était partie. Il lui fallait échapper à cet amas ultradense de souvenirs et de futurs avortés, remontant jusqu'à l'enfance, et qui plus que jamais menaçait de l'engloutir. « Pour certains, l'enfance est un couteau planté dans la gorge – on ne le retire pas facilement. » - cette citation de Wajdi Mouawad, à ses yeux, résumait parfaitement la quasi-asphyxie dans laquelle la maintenaient ses sensations actuelles.

Iris a erré une bonne heure dans les rues proches de la gare, confuse, en proie à un profond trouble, du fond duquel s'élevait progressivement un doute immense. Une faiblesse s'élevait depuis les eaux de son subconscient, et se répandait en rampant dans son corps, à travers ses nerfs. C'était une sorte de brume épaisse et malsaine qui prenait rapidement position dans les coulisses de sa conscience, plaçant ses pions de manière à construire des remords, une culpabilité, une



résignation - et même un doute quant à sa propre santé mentale. Sentant la tétanisation de sa volonté approcher à grands pas, un instinct bien au-delà du langage s'est interposé fermement. Iris a regardé autour d'elle, cherchant dans son environnement sensoriel les stimuli dans lesquels s'ancrait le déploiement de son mal-être.

Trop de monde. Trop d'ombre. Trop de béton. Trop de bruit. Cette ville lui rappelait encore trop Paris. Et à Strasbourg, où dans une heure un train était censé l'amener, ça ne pouvait être que pire. Alors elle a brièvement focalisé son attention sur quelques cartes de réseaux ferroviaires, ouvert une page wikipedia, lu quelques lignes, parcouru en moins de dix minutes trois ou quatre plateformes de logement, et a immédiatement, dans le vif d'un spasme de volonté, pris un TER dont elle ignorait tout il y a quinze minutes, vers le sud cette fois.

Elle a continué à fuir le souvenir de tout ce qui, animal ou chose, avait été témoin de son brutal effondrement. Elle tentait de fuir ses pensées, par la simple force de la distance, de la géographie – de la courbure terrestre. Mais au lieu de continuer à courir après l'horizon, de s'éloigner dans une direction quasi-aléatoire, par détresse, elle visait cette fois un lieu, elle avait un plan : celui de louer un logement qu'elle avait repéré, dans la petite ville de Remiremont, dans les Vosges. Un grenier réaménagé, un peu atypique, et pas trop cher surtout, ce qui, tant qu'elle devrait vivre de ses économies, l'aiderait à tenir un peu plus longtemps.

Alors qu'elle oscillait entre une humeur maussade ou anxieuse depuis des jours, Iris, en prenant place sur un siège qui lui plaisait bien, s'est sentie un peu soulagée à l'idée de se diriger quelque part, et d'avoir du temps. Peut-être simplement parce que cela lui permettrait de rester maussade plus longtemps - en espérant finir par digérer sa situation, et retrouver une faim. Après un court temps abandonné à la rêverie, elle a sorti de son sac un livre à la couverture cartonnée, surchargée de sombres formes intriquées, toutes d'un vert-brun ombré de noir. On pouvait y déceler d'innombrables bouquets de



champignons de toutes formes et tailles, mêlés à des silhouettes d'arbres qui disparaissaient sous des torrents de fougères et de mousses. Une pieuvre inversée, comme un étrange bouquet, se fondait dans cette floraison de formes. Aucun titre, ou nom d'auteur, sauf sur la tranche : « Secrets of a Devon Wood - Jo Brown ».

Lorsqu'Iris s'est mise à le parcourir, un franc et discret sourire est apparu pour souligner ses yeux restés tristes. Elle adorait ce livre, elle le vénérât presque en fait. Les regards et les gestes que l'auteure y avaient gravés la remuaient à chaque fois. Il y avait tant de curiosité et d'attention, tant de sensibilité et d'expression, dans les oiseaux, les plantes, les insectes, les champignons et les araignées qui y étaient tous dépeints. C'était le fruit d'un mélange particulier entre le souci d'une rigueur naturaliste, et une vraie appropriation artistique. Sur chaque page, pour chaque observation, la date, la météo et même les coordonnées géographiques étaient consignées. Et chacun des dessins, vibrants de couleurs et de textures d'un autre monde, qui ne peut exister que dans l'esprit d'un artiste, témoignait pourtant d'une vraie préoccupation vis à vis de l'échelle et de la précision morphologique des créatures illustrées. Elles étaient toutes nommées, en anglais et en latin, et accompagnées de quelques phrases d'une écriture manuscrite régulière et précautionneuse, présentant quelques faits sur leur identification, leur cycle de vie, leur comportement et leur écologie.

Après avoir parcouru quelques temps ce livre si précieux pour elle, Iris s'est naturellement remise à penser à son grand-père maternel. « Papi Simon », comme elle l'appelait petite, était le seul membre de sa famille qui l'avait encouragée à débiter des études d'art, à l'encontre de tous les autres, qui eux semblaient ne vouloir que garantir l'avenir évolutif des gènes qu'elle portait – comme s'ils en étaient des genre d'actionnaires. Comme s'ils avaient le moindre droit sur son corps, sa vie, et les risques qu'elle leur faisait prendre ! Elle ne comprenait pas ce rapport à la vie. Et le détestait. Qu'est-ce que c'était pour eux ? Un genre de bête concours de longévité ? Absurde, et écœurant. Son grand-père avait une vision peut-être moins humaniste,



mais plus humaine. Accordant moins de valeur à la vie qu'à son contenu. Plus de valeur aux tentatives qu'à la sécurité, qu'à l'anxiété d'un insensé perfectionnisme sans issue. Et ce livre, qu'elle a alors fermé, était un cadeau qu'il lui avait offert des années auparavant.

Iris, en repensant à sa famille, a senti l'inquiétude la rattraper. À nouveau, il lui semblait que l'unique endroit où elle ne pouvait que se trouver en cet instant, était comme le pire endroit d'entre tous ceux auxquels elle aurait pu aussi se trouver. Elle en a eu marre d'être là, à attendre dans ce train, qui s'avérait incapable d'aller assez vite pour distancer la familiarité des paysages, de la culture, de la langue. Et pendant quelque temps, elle a simplement enduré cette impatience étouffante.

Le train se rapprochait rapidement des Vosges, et traversait maintenant des paysages de plus en plus discontinus. Des vallées aux horizons obstrués, vallées dont la courbure apparaissait inverse à celle qu'aurait dû avoir la Terre. La voilà dans un monde à l'envers ?... À cette idée nouvelle, un peu saugrenue, Iris a souri joyeusement. Elle s'est mise à scruter avidement le paysage. Tous ces reliefs recouverts de roches et de forêts regorgeaient de perspectives à découvrir, recelaient comme une dimension supplémentaire à la vie. Non, une multitude de dimensions, verticales, obliques, que chacun pouvait aller essayer de saisir à pieds, par ses propres moyens. Rien à voir avec les grandes tours urbaines, qui obstruent violemment la voie et séquestrent lumière et horizons, tours qu'on ne peut gravir que par la froideur énergivore d'un ascenseur, ou par des cages d'escalier monotones dépourvues de toute perspective. Loin des façades transparentes ou parsemées de fenêtres, les collines apparaissaient à Iris comme des frontières sûres entre différents mondes. Comme des alliées faisant, de leurs corps imposants, obstacle à la conquête des rumeurs invasives. Coupant les perspectives que la société humaine pouvait avoir sur elle, « pour » elle. L'horizon dessiné par les collines était aussi plus élevé, plus mystérieux et intrigant que la lassante infinité d'un horizon tout à fait plat et insaisissablement lointain.



La dessinatrice a soudain pris le dessus sur la rêveuse, et Iris s'est mise à fouiller son sac à la recherche de son carnet, et de quatre ou cinq crayons. Juste assez de couleurs pour rendre les contrastes d'une Nature automnale, qui ici, dans les Vosges, resplendissait. Une fois l'un d'eux en main, et une page ouverte, elle s'est concentrée pour saisir, malgré la vitesse du train, des éléments frappants à esquisser. Le train venait justement de reprendre de l'altitude, et a vite retrouvé une hauteur offrant une belle vue sur la forêt automnale.

On y voyait de tout : des bosquets de couleurs pétantes contrastant brutalement les uns à côté des autres, des dégradés s'étalant dans toutes les directions et se coupant les uns les autres... Et, le plus souvent, un « simple » condensat de cimes toutes uniques mais indémêlables, avec chacune leur teinte de jaune citron, d'or ou de vert pomme jaunissant, d'orange plus ou moins brunâtre, de rouge carmin vif nervuré de jaune ou tournant au mauve, et toutes sortes d'autres mélanges. Ces idiosyncrasies colorées révélaient la multiplicité des arbres qui composaient ce « toit de la forêt », lui donnant une texture très particulière, plus granuleuse, plus festive et anarchique que cette grande marée de verdure qu'on finit généralement par ne même plus remarquer en d'autres saisons. Mais la majorité de ces forêts qui défilaient sous les yeux d'Iris étaient encore des aplats d'une de deux couleurs : le vert très sombre, dense, de ces océans de flèches d'épicéas s'élevant vers le ciel, et le brun d'innombrables squelettes d'arbres nus, aux corps emmêlés par la distance et la vitesse. Sans doute un mélange de feuillus un peu frileux et précoces, et peut-être de quelques arbres morts, tenant comme à leur habitude obstinément le rôle de stèle pour leur propre tombe.

Il y avait là largement de quoi s'émerveiller, tout un feu d'artifice de couleurs, de contours et de textures inspirantes. Et pourtant, Iris était à nouveau comme bloquée. Après avoir tracé quelques grandes lignes pour structurer un paysage, et placé quelques silhouettes de structures, sa main a progressivement ralenti, hésité, s'est levée et reposée en différents endroits avec une fréquence croissante, avant de se poser



subitement en lâchant le crayon qu'elle tenait, qui a rebondi au sol dans un vacarme inattendu. Geste accompagné d'un profond soupir. Rien ne venait plus, tout était laborieux. Pourquoi est-ce que, dans cette nouvelle période de sa vie, pour réussir à n'en faire ne serait-ce qu'un peu, il fallait faire des efforts démesurés, et forcément essayer d'en faire trop ? Frustrée, l'un de ses deux pieds déjà posé dans la colère, elle a alors sorti son téléphone, et, en se mordant les lèvres, a pris deux ou trois photos du paysage qui défilait. Pas trop floues, on y sentait bien la beauté de cette forêt. Au lieu d'en être satisfaite, Iris grommelait intérieurement tout en les envoyant à une amie. Pourquoi s'emmerder à dessiner ? C'est si difficile et imparfait. Pourquoi se prendre la tête à essayer de tout représenter soi-même ? Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Qu'elle voyait quelque chose que les autres ne voyaient pas ? Quelle blague ! Elle ferait sans doute mieux de devenir photographe.

Et puis non, qu'est-ce qu'elle croyait, il y en avait bien assez des photographes, et presque tout le monde peut s'improviser photographe maintenant. Ce serait encore tant de galères, pour si peu de satisfaction, pour presque rien, et un presque rien encore moins personnel avec ça. Les disques durs du monde entier étaient déjà surchargés d'une quantité suffisamment grotesque et délirante d'images dont personne lors de sa vie ne pourrait visualiser ne serait-ce qu'un centième de pourcentage. Quel intérêt y aurait-il eu à suer et se battre pour y ajouter quelques misérables méga-octets ? Qu'avait-elle à dire de si important ? Pas grand-chose. Rien, même - à peine quelques révoltes de jeune déjà trop répandues.

La nuit tombante, en faisant progressivement disparaître les paysages, a apporté un peu de répit à Iris. Elle a arrêté de s'obstiner, pour ranger crayons et cahier. Mais son humeur est restée lourde. Avant qu'il fasse tout à fait noir, elle est encore passée par Épinal, et les nombreux vestiges militaires des environs : la forêt de croix blanches, nues de toute identité, d'un cimetière de la grande guerre, et un certain nombre de petits forts trapus du XIX^e et du XX^e siècle, nichés dans les collines à bonne distance. Les premiers vestiges d'un thanatocène,



d'une guerre totale généralisée qui, pensa-t-elle, n'avait peut-être que changé de cible - et dont l'issue restait incertaine.

Il n'y avait maintenant plus rien de tangible au dehors pour le regard, rien qu'une obscurité profonde, à peine trouée de temps à autres par des lampadaires dont paraissaient couler des larmes ambrées de lumière - que la vitesse du train s'empressait d'avaloir, sans considération. Et seules les brusques différences de pression que l'on sentait régulièrement dans ses oreilles indiquaient si l'on était sous terre, ou bien encore sur Terre. Le train continuait de se découper, on ne sait comment, un chemin à toute allure dans cette obscurité, emportant ses wagons de sièges vides. Même à l'intérieur, plus le moindre signe de vie humaine, excepté l'éclairage jaune électrique, un mouchoir abandonné négligemment, ou une canette roulant un peu. Le constant tumulte du train formait un troisième contenant dans lequel l'esprit se sentait enfermé, parfois déchiré par la brutalité soudaine du sifflet du véhicule. Rapidement, la fatigue psychologique et la morosité d'Iris se sont alliées pour la soustraire à l'ambiance dévorante de cette fin de trajet – elle s'endormit.

Les premiers jours à Remiremont furent remplis d'un curieux mélange de banalité et de nouveauté qui, comme elle l'espérait, soulagea Iris. Les tâches étaient quelconques – obtenir l'appartement, trouver où faire ses courses, apprendre à se repérer en ville, chercher des offres d'emploi, découvrir des particularités locales, régler un problème de chauffage, comprendre le réseau de bus... Mais ce cadre inconnu leur conférait à toutes une fraîcheur vivifiante. Iris se sentait libre et nomade. En allant d'un lieu à l'autre, elle ne se lassait pas de balayer du regard les paysages, les rues et les visages croisés dans cette petite ville qu'elle se retrouvait par hasard à habiter. Ses pensées encombrantes l'avaient menée jusque-là, presque par inadvertance, et ce n'est qu'en mettant maintenant une pause à sa fuite qu'elle réalisait l'épaisseur du brouillard dans lequel elle avait passé ces dernières semaines. Pour autant, il ne s'est pas dissipé si facilement. Elle ne parvenait toujours pas à dessiner, une forte fatigue l'en décourageait bien vite une fois les



premiers traits tracés. La réalisation n'était plus spontanée, et l'effort qu'elle demandait à présent semblait ne plus en valoir la peine. Si la surface de son esprit s'était apaisée, ses profondeurs restaient insatisfaites et agitées. Pendant qu'elle passait un premier entretien d'embauche après une semaine à Remiremont, elle est restée distraite, ne parvenant pas à se convaincre que le but qu'elle se fixait par automatisme - trouver un petit boulot - était le sien. Et cela se sentait sûrement, car dès la fin de l'entretien on l'a « remerciée » en lui conseillant d'aller chercher ailleurs car elle avait paru n'être « pas concernée ».

Cet après-midi-là, l'esprit d'Iris s'est une fois encore ridé de questions. Elle a à peine mangé, puis, alors qu'il pleuvait dehors, s'est réfugiée quelques heures dans la musique - se vautrant avec délice dans l'oubli de toute pensée construite. Une fois la pluie passée, elle est, sur le conseil d'une musique de Ben Mazué, sortie marcher. Le ciel était d'un blanc irréel. Si terne et homogène qu'on aurait dit un artifice : une cage de métal, ou bien le mur de fond d'une grande scène de théâtre. Une scène colorée par les façades rouges, jaunes, bleues et vertes de la grande rue commerçante qu'elle parcourait, sous une des deux séries d'arches qui la longeaient. Il y avait aussi quelques vieilles maisons bourgeoises à l'architecture imposante, et des petites maisons de ville en ruine, aux vitres cassées et aux entrées murées. Au milieu d'une place, Iris s'arrêta un moment devant un spectacle qui la laissait perplexe : un petit groupe d'agents municipaux recouvraient de fausse neige quelques jeunes épicéas qu'ils avaient placé là en guise de sapins de Noël.

Qu'est ce qui n'allait pas chez elle ? Elle était épuisée et en colère contre sa propre exigence, ne comprenait pas ce qu'elle devait faire pour passer cette crise, et ne savait pas où chercher. Est-ce qu'elle n'avait fait que fuir dans une impasse ? L'idée de retourner maintenant à Paris lui inspirait une horreur insupportable. Iris a voulu prendre de la hauteur, et s'est rapidement retrouvée sur un petit promontoire en bordure de forêt au sud de la ville, le « kiosque du calvaire ». Il y avait là,



effectivement, un beau petit kiosque rustique en bois massif, qui apparemment datait de 1876. Et à peine plus loin, un monument religieux à la gloire de l'éternel crucifié, avec une inscription en latin à laquelle elle ne comprenait rien. Religieux ou non, elle avait une vénération folle pour l'art, et aurait tout donné pour avoir l'occasion de sculpter une telle chose, ou l'un de ces cryptiques monuments du Père Lachaise à Paris. Ou même n'importe quoi d'autre en fait, tant qu'il s'agissait de produire une œuvre.

À cette pensée, Iris a froncé les sourcils et s'est mise à réfléchir. C'était peut-être ça le problème : son besoin viscéral de travail artistique, tout à fait égoïste, n'avait absolument rien à dire. Rien d'autre que l'affirmation de sa propre existence, car rien n'avait vraiment d'importance pour elle à ce moment, si ce n'est ses amis et ses rêves de succès. On lui avait répété sans cesse qu'il fallait apprendre à se battre pour se faire une place à tout prix. Quoi qu'il en coûte, se distinguer de la masse, ne plus être « surnuméraire ». « Devenir soi », comme le répétaient les innombrables films hollywoodiens qui avaient participé à son éducation. C'est ce que sa famille attendait d'elle. Surtout sa mère, Blanche, une femme au caractère exceptionnellement obstiné et fort qui avait fait carrière dans la haute fonction publique avant de se lancer en politique. L'activité artistique dont Iris rêvait étant perçue comme fondamentalement frivole dans son entourage, y exceller lui était toujours apparu comme une nécessité absolue pour avoir le dernier mot, et ainsi faire honneur à la foi que son grand-père avait en elle. Autrement, cette activité ne pouvait qu'être marginale, et donc honteuse. Et au vu de ses débuts aux Beaux-Arts, elle devait pourtant se résoudre à abandonner l'idée d'exceller.

Iris s'est brusquement crispée en imaginant le visage de sa mère, soupirant avant de déglutir bruyamment - du moins il lui semblait que c'était bruyamment. Elle s'est sentie étouffer, a ressenti l'urgence de penser à autre chose qu'à sa vie et ses exigences, et s'est alors mise à regarder autour d'elle. Au bout d'un petit sentier, et un peu en retrait du kiosque, un banal bâtiment en béton s'est subitement saisi de son attention. Elle



venait de remarquer la grande fresque murale qui en recouvrait une façade, orientée dans sa direction. Le bâtiment avait l'air d'avoir été partiellement incendié, tel qu'en témoignaient de nombreuses traces noires, comme des vagues probablement laissées là par les langues des flammes.

À l'arrière, s'ouvrait une clairière envahie de ronces, étrangement bordée d'arbres dont les troncs, dépourvus de toute écorce, étaient d'un gris brillant qui évoquait à Iris, avec un frisson, des ossements. Ce n'était certainement pas un fruit de l'Automne. Ça se sentait qu'il y avait ici un autre problème. Impression sinistre, qui était renforcée par la présence, tout autour et tout du long des troncs, de moignons de branches tournés vers le ciel, comme des successions de couronnes de griffes. Elle était trop loin pour en juger avec certitude, mais en observant les plus proches, Iris avait aussi l'impression que ces arbres, tout à fait morts et secs, avaient été comme légèrement gravés d'une sorte d'écriture, très ramifiée et sinueuse. Ou alors recouverts de symboles ? Ça ressemblait un peu à des cages thoraciques, ou bien à des anémones vues de haut. Quelques-uns, particulièrement géométriques, lui faisaient penser à des yeux, de félins ou de reptiles, avec une longue pupille verticale de laquelle se déployaient deux séries de rayons, à gauche et à droite. Elle n'avait en tout cas jamais vu de telle chose, et ce tableau a embrasé facilement toute l'ampleur de son imagination, qui se trouvait déjà en éruption lorsqu'elle est finalement arrivée au pied du bâtiment.

Au milieu de la façade léchée par les flammes, et encadrée de blanc, s'étendait une grande peinture murale très récente, visiblement postérieure à l'incendie. Sur un fond de bleu très sombre où se mêlaient quelques vagues reliefs d'un bleu-gris plus clair, donnant l'impression d'une masse de fumée obscure, se détachaient un bloc de texte à gauche, et au centre le haut d'une petite fille probablement âgée d'un peu moins de dix ans. Cette dernière, occupant presque la moitié de la façade, était peinte avec un réalisme photographique impressionnant, en nuances de blancs, de gris et de bleus qui rendaient l'ambiance générale argentée et nostalgique. Elle portait



un genre de robe blanche à motifs de feuilles composées, peut-être du frêne, et, de sa main droite, la seule visible, semblait lâcher un objet qui, en train de chuter, était trop flou pour qu'on le distingue. Les yeux grands ouverts, brillants, et la bouche entrouverte, son visage était entouré de mèches de cheveux clairs agitées par un vent, et, légèrement incliné vers sa gauche, exprimait à la fois le jeu et la tristesse. Deux boîtes aux lettres, incrustées dans le mur, sortaient en bas de son cou avec un effet absurde qui amusait Iris. Mais à part ça, tout rendait l'enfant très vivante, et donnait l'impression qu'elle voulait interpeller ses spectateurs. Le texte, placé sur sa droite, vers où elle regardait, disait ceci :

« Par ces matins d'été brûlants, j'enverrai des cercles nacrés dans le ciel de feu. J'adresserai des pensées sacrées aux anges perdus là-haut. Je les supplierai de si mal chanter, que les nuages se mettent, enfin, à pleurer... »

Tout en bas à droite, il était discrètement inscrit « Rémi Tournier ».

Iris est restée songeuse un moment, toute entière absorbée dans le siphon d'une contemplation aussi houleuse qu'immobile. D'abord ravie par l'esthétique, elle s'est bientôt interrogée sur son histoire et son sens. Peut-être ne faisait-elle que fantasmer, mais il avait dû, à son avis, se passer quelque chose ici. Elle a cherché une entrée, mais les ouvertures du bâtiment avaient toutes été condamnées. Difficile de dire si qui que ce soit avait un jour habité ici. Y avait-il vraiment eu un incendie ici ? L'étrangeté des arbres à l'arrière indiquait que s'il y en avait eu un, l'histoire ne s'arrêtait pas là. D'ailleurs, ils ne semblaient même pas brûlés. Qu'est-ce qui les avait tués ? Qui avait gravé ces sortes de messages sur leurs troncs ? Que visaient-ils à affirmer ?

Iris a continué à réfléchir distraitement alors qu'elle retournait vers le promontoire du Calvaire, où elle s'est assise sur un banc surplombant la ville. Elle a pensé un moment aux gigantesques feux de forêt qui avaient ravagé de nombreuses



régions du monde ces trois ou quatre dernières années. En Grèce, en Californie, en Australie... et en France même, rien que cet été. Ces faits lui semblaient tout à fait irréels sous le ciel de glace qui drapait le paysage vosgien. D'ici, on voyait bien que Remiremont se nichait dans une cuvette parcourue par la Moselle. Tous les toits atteignant à peu près la même hauteur, on aurait dit un petit lac urbain, niché entre quelques dunes de forêt aux couleurs flamboyantes, et couronnées d'une brume épaisse. À vrai dire, comme pendant le trajet, la plupart des collines étaient recouvertes de conifères d'un vert sombre, ou de troncs sans feuilles, mais l'œil y était moins attiré. De fabuleuses nuées de petites formes noires volaient élégamment en traçant de larges boucles dans le ciel. Il s'agissait en quelque sorte des seuls vrais nuages de ce ciel, aux formes plus changeantes et capricieuses, plus évocatrices encore. Car le ciel était autrement tout à fait vide, tout à fait homogène et immobile, imperturbable, comme une page blanche sur laquelle contrastaient avec provocation les couleurs de la ville et celles de la forêt automnale, ainsi que le flux toujours liquide et imprévisible de ces centaines d'oiseaux.

Iris se sentait ailleurs, et, sans même y penser, sans plus la moindre appréhension, elle a sorti son carnet et un crayon gris, puis a laissé les choses se faire. Pendant une petite demi-heure, jusqu'à ce que le froid la réveille, elle est restée concentrée sur ce paysage qu'elle aurait détesté voir brûler, elle a laissé ses regards fuser, danser sur la scène face à elle, sa jambe droite vibrer d'excitation, et sa main glisser. Et, à son grand étonnement, elle est parvenue à quelque chose. Ce n'était rien qu'une esquisse, mais aux proportions et à la perspective plaisantes, ce qui, à ce stade, la satisfaisait amplement. Et a même suffi à la rendre presque joyeuse. Joie ou colère, une petite flamme s'est allumée dans ses yeux, et elle s'est saisie du livre de Jo Brown, ce livre fétiche que « Papi Simon » lui avait offert. En le parcourant, pour peut-être la 100^e fois, Iris s'est résolue à adopter au plus vite une routine similaire à celle ayant donné naissance à cette humble merveille. Dès le lendemain, elle irait, le plus souvent possible, à la rencontre de nouvelles créatures et des coins de Nature qu'elles fréquentent, et s'entraînerait à



les représenter dans toute leur invraisemblable singularité. Voilà comment, à Remiremont, dans cette petite ville rurale d'à peine 8000 habitants, elle essaierait de se réinventer.

« Et l'argent ? », menacèrent des nuages de pensées orageuses qui accoururent d'on ne sait où, avec l'apparence chimérique d'amalgames de visages trop familiaux et pas assez familiers. L'argent, pour le moment, Iris s'en foutait. C'était bête, imprudent, dangereux, et vous auriez pu le lui répéter autant que vous le vouliez, mais elle s'en foutait. Complètement. Elle avait besoin de s'en foutre, parce qu'elle avait d'autres besoins, une autre urgence – celle de reprendre goût à la vie. Et pour y arriver, elle sentait qu'il lui fallait enfin s'autoriser à vivre le deuil de son grand-père. Mort quelques mois auparavant, un peu avant la rentrée d'Iris en seconde année des Beaux-Arts, elle s'était sentie progressivement, mais rapidement, quittée par la force de lutter à la fois contre sa famille et pour ses études. À présent, elle pensait comprendre que l'idée de se préoccuper de son avenir, ou même de son présent, était pour elle inexplicablement incompatible avec un deuil si significatif, si violent pour elle. C'était décidé, elle allait, pour un temps au moins - vivre comme une tentative.

La nuit qui a suivi était une nuit d'ébullition fiévreuse. Iris sentait la nécessité de consolider sa résolution et sa volonté retrouvée, de les graver dans sa chair à coup de veille et d'agitation caféinées, d'exorciser la morosité. Le confort d'un bon sommeil aurait risqué d'abandonner cette amorce de changement à l'état d'un rêve diffus, que l'incrédulité, la lassitude et la raison auraient immédiatement balayé le lendemain. À la place, elle s'est gavée d'art, de réflexion et d'introspection, jusqu'à l'overdose. Elle a aussi essayé de dessiner un peu, mais de nouveau elle bloquait – ça n'aurait pas pu être si simple.

Le jour suivant, elle était épuisée mais confiante lorsqu'elle s'est rendue en forêt comme elle se l'était promis. Elle écoutait en boucle les mêmes musiques que la nuit passée, du Keny Arkana par exemple – sur l'air de « Madame la Marquise », elle avait presque l'impression de partir en campagne. Son instinct,



elle s'en rendait compte, était sans doute trop amaigri par la nuit de veille pour qu'elle parvienne à dessiner. Mais elle pouvait déjà observer, et imaginer. Il lui fallait de toute manière absolument nourrir sa résolution de réel, d'action, pour qu'elle s'autorise à y croire.

Marchant le long d'une route de montagne sans trottoir ni bas-côté, elle s'est mise à remarquer qu'une bonne partie de ce qu'elle avait pris de loin pour des feuillus dépouillés de feuillage par l'Automne, avaient en réalité les allures en flèche de conifères. Mais leurs cimes, quand elles n'étaient pas brisées ou tout à fait dépouillées, ne portaient plus que de lourdes cantonnières d'épines allant d'un brun-rougeâtre terne au gris-blanc le plus funeste. Ces gigantesques cadavres, dressés de toute leur rigidité sur trente mètres de haut ou plus, formaient le plus souvent des bosquets brisant çà et là le vert profond des autres conifères, qui étaient largement prédominants au sud de Remiremont. Et parfois, l'on comptait plus de morts que de survivants. En fait, plus on observait le paysage, plus on en remarquait là où il aurait semblé, si l'on n'avait ni pris le temps ni eu l'envie de s'interroger, que seul l'Automne s'était manifesté. Un grand alignement de troncs, particulièrement gris et décharnés, rappelait à Iris le cimetière militaire qu'elle avait aperçu dans le train. Mais elle n'aurait pas pu dire quel genre de guerre se tenait ici. Elle trouvait en tout cas très étrange que ces arbres morts soient si nombreux, si dispersés, et ne soient pas abattus. Elle avait l'intuition qu'il s'agissait sûrement du même phénomène que celui dont elle avait été témoin le jour précédent, près du bâtiment brûlé. La nouveauté et le caractère inquiétant de ce mystère excitaient son imagination, et elle a décidé d'aller, le lendemain, voir tout cela de plus près. À cet instant peu lui importait qu'il s'agisse d'une banalité ou d'un désastre, elle y trouvait précisément ce qu'elle recherchait - de l'intérêt et une stimulation qui bientôt, par une curieuse transmutation de plomb en or, allaient prendre sens jusqu'à devenir une inspiration, puis un engagement.

Au cours des deux semaines suivantes, Iris a fait de ces arbres morts, qui s'avéraient être des épicéas, son obsession. Elle a



multiplié les sorties en forêt, et passé des heures courbée sur un écran, à parcourir internet pour essayer de comprendre ce qui, comme elle l'a bientôt réalisé, était une sorte d'épidémie. Dès qu'une occasion se montrait, elle en discutait également avec les habitants qu'elle rencontrait, et a ainsi été présentée à ce qu'on appelait un « correspondant observateur » de la DSF - la direction de la santé des forêts. Chargé de surveiller l'état des forêts locales, Sylvain était mieux placé que quiconque pour faire comprendre à la jeune dessinatrice le changement qui, depuis l'été 2018, menaçait les millions d'hectares de plantations d'épicéas de l'Europe entière – qu'on appelait des pes-sières.

Ce qu'Iris avait pris au départ pour des gravures humaines, ces légers fossés sinueux qui recouvraient les troncs desséchés, étaient en fait les restes superficiels de galeries creusées dans l'écorce par des petits animaux que Sylvain appelait des « typographes ». « Chalcographes », « sténographes », « pityographes », étaient autant d'autres espèces d'une famille de petits scarabées nommés scolytes, noms qui souvent évoquaient tous avec une certaine poésie les motifs que ces insectes gravaient sous l'écorce des troncs. Ce faisant, ils se nourrissaient de ce qu'Iris comprenait être les veines des arbres. Sylvain lui disait : « Imagine-toi avoir ton système cardiovasculaire juste sous la peau, uniquement sous la peau, quasiment à l'extérieur, et partout sous cette peau. Et imagine maintenant que des nuées d'envahisseurs le grignote en y creusant de sinueux réseaux de galeries, sur des dizaines de centimètres. Et tu ne peux même pas bouger ! ». Dans ces vaisseaux, les scolytes donnaient naissance à leur progéniture, à leur avenir, qui à son tour trouait et dévorait plus d'hôtes, condamnant leur avenir à eux. Les scolytes paraissaient être des parasites ou ravageurs plutôt banals à ce stade, d'autant plus que parmi les milliers d'espèces qui existaient, la plupart ne s'attaquaient qu'à une diversité très limitée d'arbres. En l'occurrence, les typographes, ceux dont Iris avait vu une partie des ravages, ne colonisaient que les épicéas. D'ailleurs, en temps normal, ils se nourrissaient préférentiellement de restes d'arbres déjà morts,



ou bien malades, participant à accélérer le renouvellement de la matière organique forestière.

Lorsqu'Iris a demandé à Sylvain pourquoi, dans ce cas, les typographes avaient comme il le lui avait dit si fortement impacté le marché du bois, et concentraient les inquiétudes de tous les experts, il a pris un certain plaisir à ménager son effet. Avant de répondre, il a souri, et laissé couler quelques secondes. Oui, les typographes attaquaient presque exclusivement les épicéas, et ne montraient – heureusement ! - aucun signe d'adaptation à d'autres essences. Mais voilà : les épicéas représentaient à peu près un quart des exploitations forestières européennes... Un seul m³ colonisé pouvait fournir suffisamment de nourriture pour le développement et la dispersion de deux à trois dizaines de milliers de typographes. Et, entre 2018 et 2021, on estimait que c'était plus de 300 millions de m³ qui avaient été ravagés – estimation sans doute bien sous-évaluée étant donné qu'on manquait d'informations pour la plupart des pays. Rien que dans l'Est de la France, à basse altitude, au moins la moitié de ces arbres qui avaient tous patiemment poussé pendant des dizaines d'années, voyant se rider des nouveau-nés, et qui auraient facilement pu atteindre les 500 ans, étaient maintenant morts. En seulement quatre ans. Les typographes n'attaquant pas les jeunes, les épicéas touchés étaient probablement tous plus âgés qu'Iris. Cette idée l'a particulièrement troublée. Combien d'arbres morts, combien de cimetières forestiers est-ce que cela représentait concrètement ? Combien d'années perdues ? Iris comme Sylvain n'en avaient aucune idée, le phénomène dépassait largement toute capacité humaine d'imagination. Et de toute façon, la plupart des animaux humains vivaient cloîtrés dans des villes où cette crise leur échappait totalement, et ne les impactait pour le moment que par une baisse de certains prix. En effet, la modeste proportion de bois scolyté que les moyens de la filière permettaient de récolter plutôt que de laisser pourrir sur place, était étrangement bleuie, et donc vendue en masse à des prix ridicules. Pour le consommateur final, cette baisse, camouflée parmi la multitude d'in vraisemblables fluctuations propres à l'économie, constituait une bonne



nouvelle, et donc n'inquiétait personne : pourquoi y aurait-il eu, quelque part, et au-delà de l'argent, un vrai « prix » à payer ?

Iris a continué ainsi à en apprendre de plus en plus. Les données, les chiffres, tous plus effarants les uns que les autres, s'accumulaient et hantaient son esprit, qui tentait d'en faire sens. Beaucoup de ce qu'elle apprenait restait difficile à éprouver, et l'interrogeait profondément. Elle ressentait un vague vertige, qui parfois la transportait ailleurs aux moments les plus incongrus, à la simple vue d'un meuble en bois par exemple. Les typographes n'étaient qu'une plaie parmi d'autres. Impressionnante, impactante - mais il en existait tant d'autres. Qui, sur cette Terre, pouvait avoir les épaules pour comprendre ce qu'il s'y passait dans sa globalité ? Les scientifiques, certes, avertissaient de certains risques à venir. D'ailleurs, la menace que constituaient les typographes était connue depuis longtemps. Et pourtant, rien n'avait été fait pour l'éviter. Et rien de « raisonnable » n'aurait pu être fait : les experts concédaient volontiers qu'à part éviter de planter autant d'épicéas en monocultures, rien d'efficace ne pouvait être fait.

Pouvait-on vraiment compter sur un quelconque intellect humain pour saisir l'ampleur du changement environnemental amorcé à l'échelle globale ? Pouvait-on se reposer sur des groupes d'experts, sur leurs prédictions, sur des décisions politiques, et espérer mitiger le changement environnemental en dosant, avec une parcimonie tremblotante, le confort à concéder, comme épuisés par notre propre fainéantise ? Y avait-il un quelconque système nerveux capable d'anticiper les points de non-retour à temps, et d'en faire prendre conscience une population habituée depuis longtemps à des surenchères d'hyperboles idéologiques en tous genres ? Et, pire encore, habituée à vénérer le rêve aussi diffus que dogmatique d'un progrès sans fin ni obstacles ?

Le vertige n'en finissait pas. Et, pourtant, étrangement, Iris allait mieux. Beaucoup mieux même. Elle dessinait mieux que jamais, ne pensait plus à sa famille, et s'était parfaitement intégrée dans la société locale, qui commençait à lui tenir à cœur.



En s'en rendant compte, elle est restée perplexe un long moment. Finalement, s'accusant d'égoïsme, elle a pris une nouvelle résolution. Il allait lui falloir encore des années pour réaliser que, au contraire, la perception d'un danger si inédit, si indicible, avait fait naître en elle un sens profond du devoir, qui la libérait progressivement de ses préoccupations les plus égoïstes, tout comme de la souffrance qu'elles engendraient.

Nous sommes maintenant début Décembre, près d'un mois après l'arrivée d'Iris à Remiremont. Grâce à ses rencontres, elle a facilement trouvé un petit boulot, qu'elle a commencé le lundi passé, et qu'elle ne compte garder que le temps de refaire des économies. Il n'est ni stimulant, ni désespérant, et son premier jour de repos est vite arrivé. C'est un samedi, et avant même que l'aube ne commence à poindre, voilà Iris qui, levée et habillée, se rend à nouveau en forêt au sud de la ville – souriante à l'idée de bientôt profiter du lever de soleil sur sa route.

Après avoir dépassé la piscine municipale, tout en périphérie, elle longe un long mur recouvert d'une dense tapisserie abstraite de vignes sauvages, avec leurs dégradés éclatants, d'un intense orange à un rouge vif mêlé de mauve profond. Une fois arrivée au bout de cette aube végétale figée, elle quitte enfin le bitume pour s'engager sur un sentier à peine visible. Et rapidement, elle quitte aussi ce sentier, et s'engage alors sur l'épais tapis de mousse d'une grande pessière. La sensation de légèreté que lui donne la marche sur ce gigantesque matelas verdoyant lui procure immédiatement une satisfaction indescriptible – il est rare que des bipèdes empressés viennent tasser ce sol moelleux de fines aiguilles et d'écailles de cônes. De petits rus, bordés de fougères leur faisant des haies d'honneur, découpent et abreuvent cette terre meuble de leurs minces eaux scintillantes. Entre leurs méandres, s'étalent des mosaïques d'aiguilles, de dômes de toutes formes et couleurs de mousses, de tapis de trèfles et de petites tribus de champignons. Le sol est jonché de grands cônes longiformes, mais autrement peu encombré. Il y pousse quelques genres de houx,



et même quelques ronces, bien que la plupart soient ramassées en barricades à la lisière.

Et surtout, il s'y enracine les innombrables troncs des épicéas, bâtis longs et droits comme des piliers de temple. Répartis anarchiquement, la façon dont ils découpent verticalement l'horizon sans l'encombrer de feuilles donne l'impression que l'espace ici est une étendue infinie, et pourtant comme intérieure. L'écorce, d'un brun-rouge, est parfois recouverte de mousse, et il arrive que des coulées d'épaisse sève ambrée s'en échappent, réduites avec le temps à l'état de traces blanches. Ce qui par-dessus tout les rend singuliers, ce sont ces couronnes de pieux et leurs fourreaux de mousse, qui à intervalles réguliers surgissent des deux tiers inférieurs des troncs, sous la canopée. De fins mais longs moignons de branches mortes, courbées vers le ciel, comme une indescriptible superposition verticale de vases ou de paraboles faits de bras de bois. La vibrante dorure d'un soleil matinal, en s'immisçant à travers ce dédale de troncs, confère à cette atmosphère de verts et de brun rougeâtre quelque chose de merveilleux.

Conquise par le tableau, Iris s'assied sur une souche rembourrée de mousse. Elle prend, quelques instants, le temps de respirer l'air ambiant. Ici, l'on pouvait se ressourcer. Ici, on n'exigeait d'elle ni dignité, ni utilité. Ici, il n'y avait, parmi la vie qui l'entourait, pas la moindre conscience ou volonté qui aurait pu vouloir faire des projets à sa place.

Sereine, Iris se met à présent à dessiner, portant une attention particulière aux couleurs et aux jeux de lumières singuliers de ce lieu. Elle laisse aussi ses pensées dériver. La monotonie de cette forêt artificielle lui est particulièrement agréable. La monoculture, comme beaucoup de folies, peut se révéler esthétique et confortable – du moins avant qu'elle ne mène droit dans un mur. À ces hauteurs, entre 600 et 800m d'altitude, les épicéas, arbres de montagne, étaient plus proches de leur environnement naturel, et les scolytes proliféraient moins vite qu'en plaine. Sylvain lui avait raconté pourquoi l'on avait commencé à planter massivement des épicéas en plaine comme en



montagne, à la suite de la seconde grande guerre. Ne craignant pas le froid, et peu exigeante, surtout en termes de sols, cette essence était vite devenue incontournable sur le marché sylvicole industrialisé. Sa croissance était en plus, pour un arbre, assez rapide, et les propriétés mécaniques de son bois bonnes. On n'aurait pu rêver mieux pour la reconstruction et le développement européens, alors pouvait-on vraiment avoir à présent la présomption de simplement rejeter la faute sur nos prédécesseurs ? À leur époque déjà, les typographes attaquaient les épicéas, comme ils le faisaient sans doute depuis des dizaines de milliers d'années. Et la monoculture d'épicéas de ces 70 dernières années, si elle avait connu quelques pullulations de typographes, n'avait pas semblé si drastiquement promouvoir leur multiplication. Pourquoi la crise de 2003 et celle d'à présent causaient-elles tant de dégâts ?

Finissant de dessiner, Iris se lève pour descendre d'un pas décidé vers un ruisseau qu'elle sait être un peu plus bas. Elle est restée trop longtemps immobile. Ses mains, trop longtemps exposées, sont rougies et rigidifiées par la brûlure d'un vent glacial contre laquelle les rayons du soleil, bien qu'éblouissants, ne peuvent rien. Elle se les frotte en marchant, tout en cherchant quelque chose du regard. Et, maintenant que le bruissement du ruisseau devient perceptible, elle les aperçoit. La pessière, qui jusque-là ne présentait aucun signe de mortalité, se transformait brutalement en un cimetière de troncs arborant toujours ce gris osseux, cette fois parsemé par les tâches irrégulières d'une écorce fragmentaire.

Iris s'en rapproche, puis le traverse lentement, jusqu'à arriver au ruisseau, encombré de cimes brisées tombées sous leur propre poids, qui gisent en travers de son flot. Elle longe ce dernier jusqu'à pouvoir le traverser, et s'engage sur un sentier qui remonte la pente de cet autre côté, à la recherche d'une bonne perspective. Un grand champ de ronces s'étend tout le long de la pente sur sa gauche, vers le cours d'eau. Arrivée en haut, elle se retrouve face à deux séries d'une demi-douzaine de conifères étranges, au feuillage tout à fait jaune, brillant. C'est un tableau singulier, qu'on pourrait croire sorti d'un récit



de fantasy ou d'un conte. Beau, mais inquiétant. Iris, en remarquant les épicéas morts qui les entourent, reconnaît qu'il s'agit d'un symptôme qui précède de peu la chute des aiguilles, et celle de l'écorce. Ces conifères, qui semblaient jouer le jeu de l'Automne, sont simplement déjà morts, et sans doute bourrés de typographes. Un peu plus loin, sur les crêtes qui entourent Iris, deux tiers des cimes attestent d'épicéas morts. Et à quelques mètres d'elle seulement, quelques tas d'un bois écaillé, totalement noirci par les flammes, reposent sur le côté gauche du chemin, au pied de quelques troncs eux aussi noircis, mais toujours dressés. Iris réalise alors que le champ de ronces à sa gauche camoufle de nombreuses souches et de grands tas de débris de bois. Elle se dit que cette partie du cimetière, directement en face de celle qu'elle a traversé, a dû être abattue, il y a un ou deux ans sans doute. Peut-être juste après être partie en fumée ?

En tout cas, c'est à peu près ce qu'elle cherchait. Elle s'assied face au ruisseau, en aplomb, cette fois sur un long tronc brûlé, à demi écorcé, humide et brillant en plein soleil. Elle prend le temps de se réchauffer, et décide de manger un peu pour reprendre des forces après avoir, depuis son réveil, marché sans rien dans le ventre. Puis elle se met à nouveau à dessiner ce paysage, ses épicéas blonds à gauche, ses crêtes chauves, ses tas de bois brûlé, sa pente et son champ de ronces jonché de souches, le ruisseau encombré dans lequel elle se jette, la masse de troncs blêmes et décharnés qui borde ce dernier, et, à l'arrière, les cimes vertes de la pessière qu'elle a quittée. Alors que sa main file sur une grande feuille, Iris reprend le cours de sa pensée. Depuis les années 60 au moins, des experts, sachant qu'en montagne le typographe se multipliait moins vite du fait notamment de températures plus basses, avaient prédit qu'une hausse des températures pourrait favoriser l'expansion des populations de scolytes dans les plantations, voire provoquer leur explosion. Et, précisément, les deux dernières grandes crises étaient caractérisées par des étés particulièrement chauds et secs. Dans ces conditions, les typographes se développaient plus vite, se dispersaient plus loin, et les épicéas, sensibles à peu de choses mais bien sensibles à la sécheresse,



résistaient bien plus difficilement aux attaques, que normalement ils repoussaient en noyant les petits insectes dans une gomme résineuse.

C'est en 2018 que le pire avait été constaté : pour la toute première fois, on avait documenté une 3^e génération annuelle de typographes. La précocité du Printemps et la chaleur estivale avaient été telles que la seconde jeune génération annuelle, qui normalement hibernait dissimulée sous l'écorce, avait cette fois atteint l'âge adulte suffisamment tôt pour coloniser de nouveaux arbres, et, en les tuant, y pondre assez d'œufs pour multiplier, une troisième fois cette année, leur population par 25. Alors, les étés chauds se succédant d'année en année, la population explosa, et même les plus vigoureux des épicéas devinrent des cibles. Asséchés par la sévérité du climat et les champignons pathogènes que les typographes transmettaient dans leur sillage, ils étaient facilement débordés par les centaines d'attaques par m² d'écorce que ces insectes coordonnaient, en s'agrégeant grâce à leurs phéromones. Voilà pourquoi cette crise était si grave, et présageait d'une nouvelle génération de crises. Si les monocultures avaient été une prédisposition très dangereuse, le moteur profond de la crise était un climat estival perturbé, et il se contentait de quelques degrés celsius en guise d'essence.

L'été 2021, heureusement, avait été plutôt pluvieux et limité les dégâts. Les prédateurs et pathogènes de scolytes en tous genres avaient pu festoyer. Mais ça ne suffisait pas. D'après Sylvain, la crise avait probablement repris en 2022 – même s'il faudrait encore attendre le printemps 2023 pour pouvoir s'en assurer par télédétection, au moyen de satellites. Dans le Jura, la température avait été anormalement haute, 3°C de plus en moyenne à 1500m, et il semblait que même en montagne, bien que plus lentement, le typographe se soit mis, impatientement, à dévorer des forêts entières. Il continuait aussi, après avoir pour la première fois traversé la Manche en 2018, d'inscrire le récit de ses exploits jusque sur les troncs britanniques. Et, en France, certains signes suggéraient que l'Auvergne-Rhône-Alpes puisse bientôt à son tour connaître l'intensité des



ravages qui avaient frappés le nord-est. Qui le savait ? Qui s'en préoccupait ? Peu de gens. Qui connaissait, et se préoccupait, des innombrables autres changements qui certainement germaient un peu partout sur la surface du globe ? Là aussi, très peu de gens.

Car pendant ce temps, la civilisation entière se décarcassait, pleine d'espoir, à flatter son complexe de Prométhée en cherchant à créer de nouveaux êtres, ou à poser le pied sur des rochers stériles perdus dans l'immensité du vide spatial. À cette idée, Iris se rappelle deux vers d'un son de Dooz Kawa, qu'elle inscrit en une élégante courbe sur le sentier traversant la désolation représentée par son dessin, en guise de signature :

« Mais tu regardes les étoiles
En piétinant les roses. »

Sur ce, elle range ses affaires et, après avoir balayé le paysage d'un dernier regard, entame sa marche vers d'autres hauteurs, plus au sud. Sur le chemin, elle longe précautionneusement une petite route sans bas-côté, en prêtant attention aux environs quand elle le peut. Quelques scènes retiennent son attention. Loin de la ville à présent, elle traverse d'abord une petite vallée peuplée de quelques chalets éparses, d'une maison d'hôte, de quelques prairies en pente que parcourent lentement une demi-douzaine de vaches, un troupeau semblable de moutons, et, un peu plus loin, un unique âne, et un unique cheval. Elle repère encore régulièrement, au loin, des bosquets d'épicéas morts ou blondis et agonisants. Parfois, alors que sa marche le long des reliefs sinueux fait lentement pivoter sa perspective sur les environs, elle réalise que ce qui semblait être une pessière en bonne santé n'est en définitive qu'un maigre linceul d'arbres verts derrière lequel se dissimule un tombeau à ciel ouvert. Le bord immédiat de la route qu'elle longe est lui souligné par une masse végétale trapue mais impressionnante, mélange de fougères, de gros buissons faisant penser à des genêts, et d'emmêlements impossibles de centaines de jeunes pousses d'épicéas d'un vert clair éclatant.



À un moment donné, Iris passe près d'un nouveau champ de souches et de ronces, qui cette fois semblent, vues de la hauteur où elle se trouve, monter à hauteur de cuisses, voire de taille. En les fixant pour estimer leur taille, elle remarque une ponctuation du champ par des alignements géométriques de... de tuteurs. Et qu'est-ce qu'on y plante, si massivement ? Iris ne peut retenir un soupir : on dirait bien que ce sont des épicéas. Pourtant, en France, le ministère de l'agriculture avait récemment cessé de financer le reboisement en épicéas sous les 800m d'altitude. Et, à la place, on envisageait de plus en plus de plantations mixtes, ou de plantations de douglas, un autre résineux. Mais il faut croire que cette incitation ne suffisait pas à convaincre tous les acteurs de changer leurs pratiques. Au moins, certains le faisaient, contrairement à ce qui se passait en Wallonie, où l'importance économique de l'épicéa motivait actuellement les autorités à mettre en œuvre des reboisements massifs de pessières, qui d'ici moins de deux décennies se verraient vraisemblablement à nouveau ravagées.

Comme d'habitude, les inégalités économiques faisaient obstacle au progrès écologique. C'était une parfaite « tempête morale » comme l'avait décrite Stephen M. Gardiner : une « tragédie éthique » généralisée, où convergeaient et s'intriquaient tous les problèmes laissés de côté par la civilisation au cours de son évolution. Un véritable nœud gordien. Iris, songeuse, s'interroge. Elle se demande si l'on est capables d'apprendre sans foncer droit dans le mur. Ce défi qui se dresse devant nous, à bien y réfléchir, elle se dit que ce n'est qu'une question d'apprentissage. Il s'agit de la maturation tardive et forcée d'une espèce dont le corps a gonflé démesurément vite, jusqu'à recouvrir la planète entière, sans que la culture, sans que l'intelligence collective soit capable de suivre. Est-ce que la bulle explosera ? Ou est-ce que nous nous révélerons avoir les épaules pour assumer les conséquences de notre poursuite effrénée d'un monde meilleur ? Pour renoncer à une partie du chemin fait, et nous en inventer un nouveau – sans doute moins « sexy », moins « romantique », mais aussi moins malsain et suicidaire ?



Après une heure de marche, Iris s'engage dans une nouvelle pessière, en pente. Elle essaye de gagner de la hauteur, mais rapidement le sentier qu'elle suivait entre deux bosses se retrouve obstrué par une demi-douzaine de troncs effondrés, arborant les gravures caractéristiques. À terre, de longues tranches d'écorce de plusieurs mètres sont ponctuées de minuscules amas globuleux de champignons oranges. Et les débris de branches forment une masse verticale instable d'un bon mètre d'épaisseur au moins, un « sol » chaotique au sein duquel une cheville a vite fait de se tordre. Iris cherche donc une autre voie, et grimpe péniblement l'une des deux bosses. De l'autre côté s'étendent sous ses yeux des broussailles compactes, un véritable bloc infranchissable de jeunes épicéas. Elle continue sa route, au sommet de la bosse, et marche encore longtemps. Hormis les troncs d'épicéas, ces éternels piliers, il n'y a presque aucun arbre en vue. À peine un ou deux hêtres rabougris, difformes, tous les 500m. Elle croise encore beaucoup d'épicéas morts, beaucoup de débris, et plus encore de pousses d'épicéas. Elle se fraye de son mieux un chemin entre ces deux catégories antithétiques d'obstacles. Après un moment, elle rejoint un sympathique petit sentier en pente, recouvert de racines et de pierres, peut-être un lit d'écoulement des eaux. La pessière est presque silencieuse. L'on n'entend que le vrombissement lointain de tronçonneuses, et l'écho plus proche de pics sondant l'écorce à la recherche d'insectes - peut-être de scolytes ? Mais c'est plutôt le vent lui-même qui inquiète Iris, et durant tout le reste de son trajet, elle ne cesse de surveiller les troncs morts au pied desquels elle passe, avec une certaine préoccupation.

Au cours du reste de sa journée, Iris « visite » encore deux ou trois lieux où, en pleine pessière, de grandes coupes rases ont taillé des clairières. À chaque fois, elles sont parsemées de souches, et font une bonne centaine de mètres de large, et plusieurs centaines de long. À chaque fois, elles sont bordées de quelques cadavres rescapés – toujours les mêmes troncs osseux, impossible de s'y tromper. À chaque fois, le sol est jonché de débris de bois, y compris de sections de troncs écorcés, abandonnées dans des endroits peu accessibles où elles



ont dû rouler. À chaque fois, il n’y repousse pratiquement que des ronces et une abondance d’épicéas. À chaque fois, Iris s’assied, observe, respire, dessine, et signe d’une série de coordonnées géographiques.

Lorsqu’elle sent, en milieu d’après-midi, que le soleil commence à décliner, elle se décide à n’esquisser que quelques croquis de détails avant de rentrer, car la fatigue commence à s’accumuler. Elle se rapproche ainsi d’une série de quatre troncs morts, dressés. De très longues coulées de sève blanche y apparaissent çà et là. Et en hauteur, de grandes portions sont brunes et humides, en partie recouvertes d’une sorte de sciure dense comme de la terre – de la « chair » d’épicéa en décomposition, révélée par la chute récente de grands morceaux d’écorce. Mais au pied de ces troncs, la plupart de l’écorce tient encore. Iris s’aperçoit qu’elle est comme criblée de balles. Oui, c’est bien l’impression que ça donne : des centaines de petits orifices extrêmement réguliers la recouvrent. Elle s’empare alors d’une extrémité de l’écorce rescapée, et tire. Un grand lambeau se déchire facilement en craquant, et elle le jette au sol pour se pencher sur le mouvement qu’a généré ce geste. Une guêpe, un mille-pattes, s’agitent puis s’échappent. Elle choisit un autre arbre, et répète son geste. Cette fois, une quinzaine de coléoptères noirs se disperse en panique. D’abord ravie à l’idée d’avoir enfin rencontré des typographes, elle se rend rapidement compte que ces insectes sont bien trop gros, et sont probablement là pour se nourrir des restes, ou simplement s’abriter. Tant pis, il faudra chercher encore. Tant mieux, elle retournera en forêt demain. Dresser le portrait du « responsable », c’était en tout cas absolument nécessaire. En y repensant, elle sourit à ce mot. Qui était le « responsable » ? Y en avait-il un ? La responsabilité dépendait-elle de la position dans la chaîne de causes à effets, ou bien de la capacité à agir pour remédier au problème ? Qu’est-ce que les scolytes ont fait de mal, à part assurer leur avenir aussi loin qu’ils pouvaient le prédire ? Qu’est-ce que les épicéas ont fait de mal, à part, également, prospérer du mieux qu’ils pouvaient ? Et les champignons « bleuissants » transportés par les scolytes ? Et tous les autres organismes qui de près ou de loin



interagissaient avec ces premiers rôles ? Et ces nouveaux animaux, qu'on disait humains ?

Tout en méditant cela, Iris a commencé à prendre le chemin du retour. Elle réfléchit à ce qu'elle aimerait encore représenter. Il y a surtout ce fameux bois bleui dont elle a beaucoup entendu parler. C'était comme une encre bleue, vivante, qui germait de l'écriture des typographes pour se répandre dans le « sang » des arbres et s'en nourrir. Elle aurait aimé illustrer cette idée. Les typographes ne faisaient pas que détruire, ils répandaient aussi cette autre forme de vie, agissant en symbiose. Toutes deux nuisaient aux épicéas, certes. Nuisaient à la forêt. Et les arbres n'auraient eux, certainement, rien pu faire de mal ? Contrairement aux animaux, ils n'ont pas une dépendance innée à la consommation d'autrui, ils ne sont pas, « par nature », incomplets. Les animaux, par essence, gaspillent excessivement. Comment peuvent-ils se le permettre ? Simplement parce que les plantes, plutôt que de gaspiller une énergie folle dans des métabolismes approximatifs, à courir et à digérer pour au final n'assimiler que peu de matière et encore moins d'énergie, produisent pour toutes et tous.

Mais ce n'était malheureusement pas aussi simple. Parmi toutes ces idées plus générales qu'elle avait apprises de Sylvain, il y avait le fait que les plantes, du fait qu'elles tendaient aveuglement au « succès » de leur espèce, au même titre que tout être vivant, pouvaient être dangereuses. L'animal-humain était, au dire de beaucoup de gens, peut-être sur le point de provoquer une extinction de masse, notamment par un colossal effet de serre. Impressionnant ? Les plantes, elles, avaient plusieurs centaines de millions d'années d'avance sur ce coup. En effet on les soupçonnait d'avoir, en stockant une quantité phénoménalement excessive de carbone, causé un gigantesque « refroidissement global ». Lequel aurait éradiqué l'immense majorité des espèces, à une, ou peut-être même deux reprises. Ou du moins participé à le faire. À cette époque, la biosphère avait peut-être été sauvée par des xylophages similaires aux scolytes - grâce à une formidable capacité de « gaspillage » !



Et, plus récemment, qu'est ce qui avait, à elle seule, motorisé la débordante activité humaine de ces deux derniers siècles ? Et la motorisait encore ? Rien d'autre que l'excessive efficacité de plantes ancestrales - raffinée par le temps et transmise au présent sous forme de richesses fossiles. Encore une fois, qui était « responsable » ? Les plantes ? Il aurait été bien triste pour l'« Homme » qu'on lui enlève même le mérite de sa propre destruction... Et dans tout ça, où était cette « Nature » dont tout le monde parlait sans cesse ? Ce concept avait-il le moindre sens, avait-il seulement jamais eu le moindre sens, ou n'était-il né que pour imaginer un ordre à même de rassurer l'esprit ? L'apparente unicité n'était en réalité perpétuée que par une invraisemblable et fantastique multiplicité, tout à fait impossible à se représenter.

Les typographes, en proliférant, détruisaient « naturellement » leurs propres domiciles, et épuisaient leur nourriture. Et pourtant, ils accéléraient, frénétiquement, de toutes leurs forces, la disparition de leurs ressources. Sans agenda autre que le leur, que leur propre existence, et une fortune maximale, ces nuées invisibles de balles sensibles, d'à peine 5mm de long, rava-geaient des cités végétales dépassant de loin leur perception. Ils gravaient leur histoire dans la chair d'autres êtres, marquant ainsi leur expansion, leur succès, leur « progrès » : une pullu-lation temporairement débridée, jusqu'à ce que leurs res-sources, inévitablement, s'amenuisent, puis s'épuisent, et que pour finir, incapables d'autorégulation, ils connaissent inévi-tablement le déclin. Enfin, grâce aux animaux-humains - en particulier aux wallons, et aux autres planteurs d'épicéas - ce déclin semblait ne pas être près de venir tout de suite. L'on pouvait certainement s'estimer heureux que les typographes ne montrent aucun signe d'adaptation à d'autres essences d'arbres, autrement, qui pourrait imaginer quelle ampleur prendrait la crise...

Et finalement, qu'est-ce que les animaux-humains avaient fait de mal eux, à part travailler sans relâche à leur propre prospé-rité ? Rien de plus que les autres acteurs de ce tableau, sinon poursuivre en chemin quelques rêves et quelques chimères. Et



en tout cas rien de moins. S'il y a vraiment une « Nature », un regard extraterrestre capable de passer outre nos manifestations les plus ostentatoires ne parviendrait sans doute pas véritablement à nous en distinguer. Était-on responsables ? On pouvait argumenter que oui. On pouvait argumenter que non. C'était à nos caprices de décider de la réponse à cette question abstraite, et quelque part assez inutile, de même qu'à toutes les autres.

Mais plus important : pouvait-on y faire quelque chose ? La réponse, là, était oui. Voilà toute la différence. Voilà ce qui faisait qu'on n'aurait pas du s'autoriser à rester indifférents, ou à prendre pour excuse notre « faiblesse » organique, notre animalité - comme si elle était un fardeau et non un don ! Comme si elle était la source de nos limites et non celle de nos prouesses ! Et cependant, s'il existait bien sur cette Terre des êtres capables de s'autoréguler, ils n'en avaient encore jamais vraiment fait la preuve.

Obéir localement à quelques lois dont chacun pouvait directement voir les mérites tangibles était une chose. Se fixer ses propres limites à l'échelle globale, en tant qu'espèce de presque 8 milliards d'individus étrangers les uns aux autres, éparpillés à la surface d'une planète, en était une toute autre. Et pourtant, on n'aurait en vérité pas pu imaginer défi plus approprié à tout ce dont nous nous sommes toujours vantés : la capacité à penser abstraitement, à anticiper le futur, à s'organiser en prévision, collectivement et créativement, à faire preuve d'empathie, et de sacrifice. Et, aussi, la liberté. N'était-ce pas tout cela qu'avec bien trop de confiance et d'orgueil nous revendiquions sans cesse comme notre essence, notre humanité ? Presque toutes nos religions et nos philosophies « civilisées » de ces derniers millénaires nous érigeaient en animal valant mieux que les autres du fait d'avoir prétendument acquis cette « humanité ». Peut-être le temps était-il simplement venu de prouver toutes ces allégations, qui n'avaient en fin de compte encore jamais été réellement mises à l'épreuve.



« L'animal qui se dit humain peut-il réellement prétendre à l'humanité ? »

« Peut-il réellement réparer des futurs sans issue ? »

« Peut-il réellement renoncer à la poursuite d'une optimisation infinie de son bien-être ? »

Voilà les questions fondamentales que posait le défi tout à fait unique qui nous était lancé à ce stade de notre histoire. Un défi tout à fait révélateur, une parfaite « tempête morale » en effet - car l'incertitude du futur faisait que les nécessaires concessions et sacrifices ne pouvaient être consentis qu'à condition d'abandonner l'idée de quantifier et d'optimiser leur rendement. Il fallait non seulement voir mais surtout « ressentir » plus loin que nos propres corps individuels, plus loin que les carottes et les bâtons par lesquels l'époque présente menaçait de les conditionner.

Et c'est précisément là que se trouvait ce qui, aux yeux d'Iris, avait été rien de moins qu'un genre de révélation. Si cette épreuve concentrait en un terrible nœud toutes les imperfections et les échecs qui avaient survécu aux progrès civilisationnels, cela voulait aussi dire qu'elle offrait une occasion inédite de les résoudre. Non seulement une occasion, mais surtout une vraie motivation. C'était devenu pour elle un moteur d'espoir.

L'on pouvait justifier l'importance d'une « écologisation » de la culture globale par la valeur pratique, absolument vitale, qu'avait notre environnement pour nous. Ou même lui accorder une valeur « en soi ». Mais bien plus stimulante encore était l'idée qu'il y avait là, dans ce qui était certes une nécessité, une contrainte bienvenue. Une chance de finalement faire parvenir à maturité la culture commune, une chance exceptionnelle d'apprendre et de nous éduquer à cette légendaire fraternité qu'on vante tant sans la voir si souvent. Contrairement à cette perception du changement climatique comme une menace face à laquelle il s'agirait de se battre pour conserver des acquis, et perdre le moindre de terrain possible – peu convaincant pour nos systèmes nerveux avides –, dans



cette vision il s'agissait de « gagner » quelque chose. Il s'agissait d'acquérir quelque chose d'incalculable, de global et d'inédit dans l'histoire de l'espèce. À chacun de mettre là le mot de son choix. Iris, elle, aimait penser qu'il s'agissait, tout simplement, d'acquérir collectivement une humanité dont nous n'aurions fait jusqu'à maintenant, pour la plupart, que rêver.

Ce n'est qu'en refermant derrière elle la porte de son petit grenier atypique à Remiremont qu'Iris sort de sa propre rêverie, qui depuis quelques jours tournait en boucle, et prenait racine en elle. Le futur restait tout aussi incertain qu'auparavant, mais à présent, au lieu d'exiger, elle se préoccupait, elle s'impliquait. Elle rêvait. Et elle agissait, comme elle pouvait : simplement, patiemment – mais sans relâche. Elle allait bien mieux.

Le lendemain, elle continuerait ses dessins. Puis elle assumerait, le temps de cinq jours, une charge ingrate et pénible, mais utile. Et chaque week-end, elle essaierait d'en matérialiser quelques nouveaux dessins. Ainsi de suite, jusqu'à ce que, satisfaite, elle quitte Remiremont pour partir à la recherche d'une autre source de motivation, d'une autre menace environnementale. C'était sa résolution, pour au moins les quelques années à venir. Mener une vie nomade et frugale, travaillant au besoin, et surtout collectionnant les témoignages graphiques jusqu'à, elle l'espérait dans un avenir proche, peut-être en publier un recueil. Et si sa tentative de faire du bien n'aboutissait pas, eh bien au moins en vivant si simplement elle ne ferait pas grand mal – « primum non nocere », comme il est conseillé en médecine. Il lui restait de toute manière tant d'années pour trouver comment travailler à ce changement collectif que de tout son cœur elle appelait de ses vœux. Iris, sauvée d'elle-même par la détresse du monde, se sentait radieuse, triomphante. Elle frémissait désormais d'un enthousiasme à toute épreuve.



*En proportion de la manière dont on simplifiera sa vie, les lois de l'univers paraîtront moins complexes, et la solitude ne sera pas solitude, ni la pauvreté, pauvreté, ni la faiblesse, faiblesse.
Si vous avez bâti des châteaux dans les airs, votre travail n'aura pas à se trouver perdu ; c'est là qu'ils devaient être.
Maintenant, posez les fondations dessous.*

Henry David Thoreau, épilogue à « Walden ; ou, la Vie dans les Bois »





SÉCHERESSE GRAPHIQUE
ALEXANDRE